



## L E T T R E.

MESSIEURS,

**D**EPOSITAIRE de tous les sentimens qu'a excités dans vous la générosité de la Nation Anglaise, je n'ai pas attendu, jusqu'à ce jour pour remplir l'honorable commission dont vous m'aviez chargé. Chaque fois que j'ai pu voir ces hommes précieux, par lesquels cette nation si magnifique à votre égard, dispense ses bienfaits, j'ai essayé de rendre l'admiration et les transports que la reconnaissance vous inspire, et dont vos instances me faisoient un devoir d'être l'interprète.

Je n'ai pu rendre que foiblement ce que mon cœur sentoît comme le vôtre ; et vos nouvelles instances m'avertissent qu'il faut à votre gratitude un témoignage plus étendu et plus éclatant. Que ne m'est-il donné de satisfaire plus dignement un si juste désir ? mais à cette impuissance que la grandeur du bienfait rendra si excusable, souffrez que je supplée en épanchant dans votre cœur ces mêmes sentimens qu'il m'a été si doux de vous voir tant de fois déposer dans le mien.

C'EST avec vous mêmes, Messieurs, que je viens m'entretenir de cet accueil qui vous console, de cette protection qui vous rassure, de ces bienfaits qui vous étonnent. La dette qu'ils vous imposent,

n'est pas de celles que vous puissiez acquitter par vos propres moyens; mais la religion vous offre ses ressources. Notre Dieu peut se charger du bonheur d'un peuple qui fait tant pour le vôtre. La cause de nos maux, de notre exil n'est-elle pas la sienne? N'a-t-il pas dit à ses disciples que ceux qui les reçoivent, le reçoivent lui-même, et qu'il prendra sur lui la récompense? Quels ne sont donc pas vos titres pour appeler ses bénédictions sur vos bienfaiteurs?

Ce ne fut point pour les richesses de la terre que nous opposâmes des obstacles aux auteurs de nos révolutions; nos sacrifices étonnèrent même ceux qui se montraient plus jaloux de l'or du temple: ils suffisoient pour épargner de grands malheurs à nos concitoyens. Si nous fîmes parler nos loix antiques et nos premiers sermens en faveur du monarque et du gouvernement, ne nous vit-on pas prêts à sacrifier au bonheur du peuple, nos distinctions, nos privilèges et tous nos intérêts personnels? mais l'erreur menaça de s'introduire dans le sanctuaire: nos fortunes, nos vies même furent mises au prix de l'apostasie et du parjure. Ce fut alors, Messieurs, que se montrèrent votre fermeté et votre constance; ce fut alors que les persécutions, l'exil, et les supplices vous trouverent inébranlables dans la loi et les dogmes du Dieu que nous servons. Ce sont les prêtres, ses confesseurs, ses pontifes, que la Nation Anglaise accueille, protège et soutient. C'est pour la gloire même de ce Dieu que tout nous autorise à implorer ses bontés, sa puissance pour nos insignes bienfaiteurs.

C'EST

C'EST aussi dans cette confiance, que je viens vous inviter à réunir vos vœux, afin que leur concours attire les bénédictions de notre Dieu sur ce peuple si grand, si magnifique, qui nous a fait retrouver près de lui ces secours, ces douceurs et cette liberté dont une patrie, hélas ! plus malheureuse encore dans ses égaremens qu'impitoyable dans ses rigueurs, ne nous permettoit plus de jouir dans son sein.

QU'ILS seront et fervens et sincères ces vœux, si leur ardeur égale les services que nous avons reçus ! nos malheurs n'avoient point eu d'exemple dans l'histoire des siècles ; la générosité Anglaise a surpassé pour nous tous les modèles de bienfaisance que toutes les nations ensemble auroient pu lui offrir.

MAIS pour sentir tout le prix de ses bienfaits, ne perdons pas de vue tous les malheurs qui les ont précédés.

NOTRE religion sainte violée dans ses principes, nos autels dépouillés, nos temples et tout le patrimoine de l'église livrés à des mains mercenaires, au vol, au brigandage ; les vases précieux, le saint des saints profanés par les plus révoltants sacrilèges ; au milieu des décrets dérisoires de la plus absolue liberté des cultes religieux, le culte de nos pères seul exclu par le fait de toute protection publique, et le moindre concours à nos augustes sacrifices et à nos catacombes, exposant les fidèles aux fouets, au glaive des brigands ! Quel homme eût

pu se persuader que ce n'étoit encore là que le commencement de nos malheurs? Votre confiance en triomphoit; vous respiriez encore; et votre zèle, votre fidélité, au milieu de ces persécutions, donnoient un nouveau lustre à cette religion sainte dont l'impie avoit juré la ruine. Le tems de ses fureurs les plus atroces arrive, sa puissance est désormais sans frein, et il peut se montrer impunément féroce. Il a sçu préparer ses victimes. Nos freres sont entassés dans les cachots; les temples même du Seigneur sont transformés en vastes prisons pour ses prêtres; l'univers instruit de leur massacre frémissa longtems de ces horreurs.

HEUREUX et millefoisheureux, ceux de nos freres dont la confiance fut alors couronnée! Ils offrirent leur sang pour leurs bourreaux; dans le séjour des saints, auprès de l'éternel, ils invoquent aujourd'hui sa clémence pour leur malheureuse patrie. Le ciel vous destinoit d'autres combats. Vos bourreaux sembloient s'être lassés, et les dominateurs du jour crurent vos faire grace en vous bannissant de votre patrie.

QUE votre sort en ce moment, Messieurs, fit naître dans nos cœurs, de troubles, d'inquiétudes! Avant ces grands combats, avant ces proscriptions qui feront à jamais votre gloire, notre exil avoit devancé le vôtre, et nous y respirions sur nos propres dangers. Mais qui pouvoit encore nous rassurer pour vous? Nous vous voions errans et fugitifs, livrés à tout ce que la détresse et l'exil ont de plus rigoureux; nous pouvons vous le dire en face  
du

Au Seigneur, nos propres désastres en ce moment, nous parurent légers. Nous ne ressentions plus nos maux auprès des vôtres. Depuis long-tems la nation Anglaise avoit acquis des droits sur notre cœur par sa consolante sensibilité, et sur notre gratitude par ses offres généreuses; mais nous ne connoissions pas encore toute l'étendue de la munificence de ce peuple qui nous avoit accueillis avec tant de bonté. Qu'il soit béni ce peuple! Le ciel l'avoit choisi pour réparer les droits de la nature et de l'humanité outragées. Dans nos tems de puissance et de gloire, il disputa à nos pères, toujours par de sanglans combats et souvent par des victoires, l'empire des deux mers; il nous montre aujourd'hui qu'il est des triomphes plus précieux pour lui. Ses ports vous sont ouverts. Vous n'avez pas à craindre de vous dire étrangers; vous êtes malheureux; à ce titre, il n'est plus d'étrangers pour l'Anglais. Il sera votre frere. Votre multitude vous effraye vous mêmes. L'Anglais la voit sans s'étonner. Si jamais il s'est applaudi de l'immensité de ses ressources, c'est en voyant le grand nombre des malheureux qu'il peut soulager.

Dans le tems même d'une guerre opiniâtre entre les deux nations, il a su étonner l'univers par une souscription publiquement ouverte en faveur des soldats, des chevaliers Français dont le sort des combats a fait ses prisonniers. Il les avoit vaincus; ils ne sont plus pour lui que des hommes à conserver; et ses captifs, à force de bienfaits, se croient désormais ses concitoyens. Quel augure pour vous,

McL-

Messieurs, dans qui il voit à secourir, non pas des ennemis vaincus, mais des hommes victimes de leur devoir, de leur confiance !

Aussi, dès qu'un fatal décret vint lui apprendre quel vaste champ votre exil ouvre à sa bienfaisance, avec quel empressement, on le vit se porter à ces souscriptions, qui dans ces régions d'humanité, ne tromperent jamais l'espoir des malheureux. Alors toutes les fortunes de cette nation puissante semblerent devenir les vôtres, ou celles des laïcs Français compagnons de nos désastres. Alors ces vaisseaux chargés de déposer dans cette île des milliers d'exilés, purent aller redire à nos persécuteurs qu'autant ils ajoutoient à l'histoire de la férocité, autant le peuple Anglais ajoutoit à l'histoire de la bienfaisance; que, s'il étoit chez eux, des comités dont le nom seul effraie la nature, il en étoit ici dont le nom l'attendrit, et répare sa gloire.

Oui, Messieurs, Dieu a partagé pour vous, en quelque sorte, le soin de justifier sa parole divine, avec vos nombreux bienfaiteurs. Par eux il peut vous dire, comme à ses apôtres: *lorsque je vous ai envoyés sans bâtons, sans chausses au milieu des nations, avez vous manqué de quelque chose*\* ? Par eux il vous a dit: *Né vous mettez en peine ni de la main chargée de vous vêtir ni de celle qui doit vous nourrir* †. Qui de vous en effet pourra lui reprocher d'avoir manqué à ses promesses auprès de la nation.

---

\* Luc. c. 22. v. 35.

† Matth. c. 6. v. 25.

nation qui vous accueille? Jusques dans vos infirmités et dans vos maladies, quelles mains bienfaisantes ne se sont pas montrés! Des hommes généreux comme leurs freres, mais plus experts à soulager vos maux, sont accourus auprès de votre lit; et tout le prix de leur science utile, et la plus douce, la seule récompense de leur cœur, a été le plaisir de vous rendre à la vie. Mais pouviez-vous surtout trouver une image plus parfaite des tendres soins de la providence, que dans ce comité si respectable, journallement occupé de vos besoins?

Qu'IL soit donc glorifié, qu'il soit béni, ce Dieu qui dans notre détresse, s'est plu à nous montrer une nation entière, l'instrument de ses bontés! Car, Messieurs, qui de vous, en abordant, d'une terre, partout teinte du sang de ses victimes, dans cette région hospitalière, n'y a pas rencontré des hommes pressés à l'accueillir, à essuyer ses larmes? qui de vous n'a pas vu celles de la tendresse et de l'humanité couler des yeux de ce peuple sensible, au récit de vos maux?

S'IL nous étoit donné de retracer ici tous les traits touchans de bienfaisance dont chacun a été l'objet, quel tableau consolant nous aurions à vous offrir! partout, dans les ports, dans les villes, dans les campagnes, dans les isles, et dans la capitale, tous les citoyens se disputant d'ardeur, pour soulager des colonies d'exilés! partout, cet accueil de la fraternité, des cœurs sensibles, qui semblent recevoir le service plus encore que le rendre! souvent encore cette main qui se cache alors même qu'elle donne



donne le plus, ou qui se plaint qu'on lui cache des maux, et qu'on la prive du plaisir de les soulager! et cet empressement, ces attentions, cette générosité, dans toute une nation, dans toutes les classes qui la composent, dans ces corporations, dans les maisons de ville, dans les universités, dans les collèges, dans les palais des riches, dans les maisons du citoyen aisé, jusque dans l'humble habitation du pauvre\*! Quel spectacle, Messieurs, et quelle gloire pour le peuple qui le donne! Mais

---

\* On pourroit citer ici un très grand nombre de ces petites anecdotes qui, toutes, démontrent la sensibilité du peuple Anglais, de la partie même de ce peuple la moins riche, la moins aisée. Qu'il nous soit au moins permis de révéler les faits suivants.

Quelques prêtres Français s'adressoient pour leurs provisions, à une pauvre marchande de légumes; elle leur donna diverses fois ce qu'ils vouloient acheter; ces prêtres la voyant obstinée à refuser le prix de sa marchandise, craignent d'abuser d'une pareille libéralité, et vont faire leurs provisions ailleurs. La bonne marchande se désole, et vient se plaindre de ne plus les revoir, parce qu'elle ne vouloit pas recevoir leur argent.

D'autres ecclésiastiques Français marchandent des poissons; et se retirent sans en avoir pris, parce qu'ils les trouvent trop chers; la marchande court après eux, et les force d'accepter gratuitement ce qu'ils avoient voulu acheter.

Quelques autres demandant leur chemin dans les rues de Londres, se voient entourés par des femmes du peuple; cet empressement autour d'eux leur inspire quelque crainte; ces bonnes femmes s'en apperçoivent; toutes s'empressant de les rassurer, leur offrent à l'envi quelques pièces de monnaie. Au premier mouvement de frayeur succèdent les larmes de la reconnaissance.

MAIS pour nous qui en recueillons les doux fruits, quel motif de consolation et de reconnaissance ! que ce sentiment éclate pour des hommes qui savent si bien le mériter !

L'APÔTRE des nations, à l'aspect des secours envoyés aux fidèles de Philippes et de Corinthe, s'écrioit dans les transports de sa reconnaissance : Que  
 “ les désirs de ces bienfaiteurs généreux soient  
 “ remplis par le Dieu que je vous ai prêché ; qu'il  
 “ répande sur eux les richesses de sa gloire en N. S.  
 “ J. C. mon cœur est pénétré de joie à la pensée  
 “ de ces hommes qui ont fourni à vos besoins.  
 “ C'est moi-même que leurs mains ont relevé dans  
 “ vous. Connoissez ces hommes précieux ; qu'ils  
 “ soient l'objet de vos prières et des miennes\*.”

Pour

---

M. l'Ev. de Leon passoit dans la rue avec son grand vicaire ; tout-à-coup celui-ci sent quelqu'un qui le presse ; il se retourne ; c'étoit un porteur de lait, qui lui avoit mis une pièce de monnoie dans la main, et continuoit son chemin sans vouloir être reconnu.

Dans la liste des souscripteurs, on a vu le don de 26 guinées par une personne désignée sous le nom de *Misericordia* ; cette même personne a fait remettre d'autres dons en mains particulières, et n'a jamais voulu être connue. Tout ce que l'on en fait, c'est que rien n'annonce dans son extérieur un homme aisé ; il n'en a pas moins contracté l'obligation de faire parvenir les mêmes sommes, aussitôt que les papiers publics en annoncroient le besoin.

Parmi la foule de faits qui se présentent, n'oublions pas les petits enfans de l'école donnant à la souscription l'argent destiné à leurs menus plaisirs, &c. &c. &c. etc.

\* Philip. c. 7. v. 18. 1 Corint. c. 16. v. 17.

Pour quelques dons envers ses freres, si tels étoient les vœux du saint apôtre, quels ne doivent point être les nôtres, à l'aspect d'une nation entière concourant avec tant de générosité à vous soulager, vous, colonie si nombreuse de prêtres exilés pour J. C., vous, et ces malheureux freres de tous les ordres que les révolutions de notre patrie ont poussés en si grand nombre vers cette même contrée ?

DES diverses parties de l'empire, si nous portons nos regards sur le trône, là est assis un roi, grand déformais pour nous par ses bontés, comme il le fut toujours par l'amour de son peuple. De ce gouvernement dont il est le chef et l'organe, sont partis les ordres protecteurs qui nous ouvrent les ports, nous suivent dans l'empire, et font partout veiller la loi pour nous. C'est ce roi bienfaisant, qui des palais même de ses ancêtres a fait une retraite pour nos freres ; c'est le cœur de ce prince qui lui a dit pour nous, que les palais des rois ajoutoient à la gloire de leur première destination, en devenant l'azile des malheureux.

C'EST auprès de ce trône, que le même gouvernement, et sage et prévoyant autant que généreux, s'occupe des moyens de perpétuer des dons qui suppléent à ces possessions mêmes que nous avons perdues dans notre patrie. C'est là que la puissance Anglaise n'a paru embrasser les deux hémisphères, que pour étendre ses générosités pour nous sur l'un et l'autre monde. On nous avoit ravi et les champs de l'église, et nos propriétés ; dans celle précisément de ses colonies, qu'une heureuse indentité de  
culte

culte et de langage rend plus propre à devenir pour nous une seconde patrie, l'Angleterre nous offre nos freres antiques à rejoindre, des possessions à cultiver, et les moyens de les rendre fertiles. Déjà des envoyés de ce gouvernement franchissent pour nous le vaste océan, et vont tout disposer pour préparer et perpétuer ce signalé bienfait.

SUR ce trône encore, les cieux ont placé une reine vertueuse, entourée d'une famille auguste, dont la protection sollicite l'hommage de la reconnaissance, comme son rang, sa destinée auprès de la nation qui nous reçoit, commandent le respect et le dévouement.

QUE la reconnaissance ajoute donc à l'amour que nous devons partager avec la nation pour ses souverains, nous qui partageons avec elle le bonheur de leur empire.

SOYEZ nous aussi toujours plus chere, religion sainte, vous, qui nous apprenez à payer les bienfaits à force de vertus. Que notre vie parfaitement chrétienne, édifiante, que la patience, la résignation, la piété sincère, que nos conversations, nos mœurs, que tout dans nous annonce le vrai prêtre, et le Dieu que nous avons eu le bonheur de confesser. La plus horrible des ingratitudez seroit dans le scandale donné au bienfaiteur.

PLUS que jamais fidèles aux loix de notre Dieu, prouvons en même-tems à cette nation généreuse, que nous savons aussi respecter et observer les siennes. Qu'une constitution à laquelle l'Angleterre

doit tant d'années de prospérité, ne trouve de notre part que zèle, fidélité et soumission.

Vous le savez, Messieurs, et une nation de bienfaiteurs le doit surtout apprendre par notre conduite, tel est le caractère de notre religion, que partout où il plaît à notre Dieu, ou de nous faire naître, ou de nous transporter, partout elle fait faire de ses enfans les hommes de toutes les loix, de toutes les constitutions utiles à la patrie.

PARMI ces loix, sans doute, il en étoit que le malheur des tems avoit produites, et sur lesquelles votre zèle eut pleuré; mais reconnoissez, Messieurs, les avantages d'une législation qui s'épure elle-même sans ces violences et ces secousses qui renvertoient les empires. Admirez la divine providence qui préludant, en quelque sorte, au bonheur qu'elle vous préparoit dans cet azyie, inspiroit à la nation Angloise ces idées plus réelles que celle des nouvelles puissances de notre infortunée patrie; d'une tolérance qui, à notre arrivée, nous a montré des temples publiquement ouverts à notre culte, des autels tout prêts à recevoir nos vœux et la victime qu'il nous est donné d'offrir à l'éternel en actions de grâces de ses bienfaits et pour implorer ses miséricordes sur les hommes par qui il les dispense.

Ah! Messieurs, puisqu'ils nous sont ouverts, accourons dans ces temples: aux pieds de ces autels, redoublons les accens de la reconnaissance; près de ces sanctuaires, unis à la pieuse partie de la nation  
qui

qui nous y édifie par la ferveur et la confiance de la foi, conjurons notre Dieu de répandre sur la nation entière des bénédictions égales à ses bienfaits. Que loin d'elle il détourne ces principes si funestes aux repos des empires; qu'il envoie ses anges tutélaires assurer le trône de ses rois; qu'il prenne à ce sénat augustin, l'élite de ce peuple, l'interprète de ses vœux et de ses besoins, l'appui de ses droits, l'oracle de ses devoirs. Dans ces délibérations importantes où l'éloquence et le génie discutent et les rapports des empires, et les grandes questions de la paix, de la guerre, du commerce, du né, de tous les intérêts publics, que toujours il inspire ces loix à sanctionner par le monarque, et ces mesures à prendre pour la prospérité de la nation.

Qu'il unisse d'un lien toujours plus ferme et plus étroit, les états divers dont il a fait la force et la grandeur. De toutes ces contrées réunies sous le diadème Britannique, qu'il bannisse à jamais la méintelligence et l'anarchie, ce fléau des fortunes, des propriétés, de la liberté des citoyens.

SENSIBLE à nos prières, que notre Dieu nourrisse auprès de ces foyers qui nous sont si propices, la paix et l'abondance. Que d'années en années, la rosée du ciel féconde les moissons d'un peuple qui sçait les partager si généreusement avec les malheureux. Que le maître des vents et des tempêtes dirige ses vaisseaux, et l'enrichisse des trésors de l'aurore et du couchant. Qu'il soit, ce peuple An-

glais, qu'il soit pour tous les peuples, l'image du bonheur, puisqu'il a sçu être pour tous, le modèle de la bienfaisance.

CE n'est là, Messieurs, qu'une expression bien foible de nos vœux pour cette nation protectrice; mais les sentimens qui les inspirent, sont au moins profondément gravés dans notre cœur; ils le sont dans toute leur force et dans toute leur étendue; ils le feront un jour dans nos annales, et l'église, à côté de nos malheurs, retrouvant le nom d'un peuple entier de bienfaiteurs, se chargera de perpétuer pour lui tous nos vœux et toute notre reconnoissance.

HELAS! ces sentimens si doux, si consolans, pourquoi ne sont-ils pas les seuls qui puissent nous occuper en ce moment? Pourquoi faut-il qu'ils soient mêlés sans cesse à la triste et désolante pensée des désastres qui affligent encore notre patrie; et de ceux là surtout qui menacent les jours de notre infortuné Monarque? Pourquoi faut-il qu'aux pleurs que font couler des âmes généreuses, se mêlent chaque jour, des larmes de douleur et de désolation sur nos malheureux concitoyens? L'Angleterre répare les maux que nous ont fait nos persécuteurs, et nous les pardonnons. Mais l'azyle où nous sommes, et les décrets de ceux là même qui nous ont forcés à le chercher, ne nous ont pas fait oublier qu'ils sont nos frères. N'oublions pas, non plus, que nous avons laissé dans cette infortunée patrie, des fidèles, des ouailles, dont nous étions les pères, les amis, les pasteurs. Nous le sommes encore,  
nous

nous le sentons à cette émotion pénible et douloureuse que la pensée seule de leurs malheurs fait naître dans nos cœurs. Qu'ils soient donc aussi l'objet de nos prières; unissons les pour ces fidèles qui gémissent sur notre éloignement, qui soupirent après tous les secours religieux dont notre exil les a privés. Unissons les pour nos ennemis même, et que les vœux qu'ils font pour notre perte, soient expiés par ceux que nous faisons pour leur salut. Unissons les surtout pour ce monarque captif, digne d'un meilleur sort; que la prière *Seigneur sauvez le roi*, soit à chaque instant dans notre cœur. Qu'elle force le ciel à terminer les maux du prince sur lequel nous pleurons.

Ne vous étonnez pas, ô nation généreuse, que nous confondions ces vœux pour notre Roi, avec tous ceux que nous faisons pour le vôtre et pour son peuple; vous, qui avez tant fait pour adoucir nos maux, nous pardonneriez-vous d'oublier ceux de notre patrie? S'il nous est jamais donné de la revoir, le premier de nos soins sera de lui apprendre les sentimens que vos bienfaits inspirent, et quels droits ils vous ont donné à ses hommages.

QUELLE que soit l'issue de nos révolutions; ils nous suivront partout, ces sentimens; partout nos cœurs et nos voix annonceront, avec notre admiration et notre reconnaissance, la munificence et la gloire d'un peuple entier de bienfaiteurs.

CHARGÉ Messieurs, de l'expression et de la publicité de vos sentimens, j'ai senti combien j'é-

tois



( 181 )

tois au dessous de la tâche que vous m'aviez imposée, mais j'espère que vous me ferez quelque gré des efforts que j'ai faits pour remplir un devoir si précieux à vos cœurs et au mien.

Je suis, &c.

30 Dec. 1792.

† J. FR. EV. DE LEON.

F I N.

